



Gosse de Paris Mistinguett

1929 - (HENRI VARNA/LÉO LELIÈVRE/LÉOPOLD DE LIMA
- RENÉ SYLVIANO) - REVUE PARIS MISS.

Dans le prolongement de la rue Saint-Denis, longue de 1 675 mètres, la rue du Faubourg-Saint-Denis, ancienne voie royale, traverse le 10^e arrondissement du sud au nord. Et si elle est un faubourg, c'est parce qu'au fil du temps elle s'est trouvée englobée dans un Paris en expansion au-delà des murs d'enceinte, passant dès lors de l'état de bourg à celui de « faux bourg ». Rue populaire de nos jours, forte d'un statut hybride, elle concentre à la fois une population branchée, bobo, et une population laborieuse, issue de l'immigration. Semé de passages — au numéro 12, celui du Prado, sous la dominante Art déco, au numéro 42 celui de l'Industrie, où s'agglutinent les coiffeurs, au numéro 46 celui de Brady, réputé pour ses restaurants pakistanais —, le faubourg grouille toujours, même tard la nuit.

Native d'Enghien, près de Paris, Jeanne Bourgeois (1875-1956), la future Mistinguett, se produit dans les cafés de sa ville avant de suivre une troupe de cirque et de faire ses premiers pas au music-hall dans la capitale, au Petit Casino, au Trianon Concert puis à l'Eldorado. Engagée au Moulin Rouge en 1909 pour participer à une revue, elle interprète avec Max Dearly la « valse chaloupée », qui la rend célèbre.

Dorénavant meneuse de revue vedette au Moulin Rouge, au Casino de Paris, aux Folies Bergère, elle incarne en France et à l'étranger un phénomène, ambassadrice d'une féminité sans frontières. Dès 1910, elle triomphe au cinéma muet dans le rôle d'Éponine avec *Les Misérables* d'Albert Capellani (1912), et dans le sien propre avec deux épisodes de *Mistinguett détective* (1917).

Grâce à Henri Varna, le patron du Casino de Paris, qui l'embauche en tête d'affiche, elle crée *Pa-ri-ki-ri* puis *Laissez-les tomber* et *Paris qui jazz* en 1920. Sur la lancée, Albert Willemetz et Maurice Yvain lui écrivent « Mon homme », au retentissement énorme. Véritable icône des Années folles incarnant la Parisienne, Mistinguett voit son image diffusée en masse via la presse. Par sa gouaille et son physique ▶

avantageux, elle éclipse les autres vedettes — sauf Joséphine Baker. Ses jambes mythiques sont assurées à la Lloyds pour la modique somme de 500 000 francs ; à chacun de ses spectacles, un inspecteur de la compagnie est délégué pour un constat. Avec « Ça c'est Paris », tirée de la revue éponyme au Casino de Paris en 1926, et l'ensemble de ses succès, les petits formats se vendent à 3 millions d'exemplaires. Même si, en 1933, elle déclare n'être qu'une piètre chanteuse, pour le public qui l'idolâtre, en scène elle persiste à chanter sans micro. Il est loin, le temps où elle se faisait appeler « Miss Hélyette » ou « Mistinguette » avec un « e » : à présent, pour tous, elle est « Mistinguett » !

En 1929, année où elle se commet dans la revue *Paris Miss* au Casino de Paris, dans le tableau intitulé « Les Rues », elle interprète « Gosse de Paris », une chanson entraînante dans laquelle, avec un accent faubourien appuyé, elle rétorque tout de go à qui la confondrait avec une femme d'origine étrangère qu'elle est née dans le faubourg Saint-Denis — et pour cette raison limpide, qu'elle est une vraie « gosse de Paris » ! Le faubourg, désormais, possédait sa chanson fabuleuse. Meneuse de revues dont le sujet était Paris, Mistinguett chanta la capitale à maintes reprises : « Ça c'est Paris », « Moineau de Paris », « La Petite Femme de Paris », « La tour Eiffel est toujours là », etc..

Vu du faubourg Saint-Denis, ce pays qui s'appelle Paris, par-delà les époques, a pour capitale Mistinguett — une Mistinguett dont Colette, elle-même artiste de music-hall, écrivait qu'elle était une « propriété nationale ».





Faubourg Saint-Martin Yves Montand

1953 - (JOEL BUCKY/ALEX SANDRINE - RAOUL MONIS)
- ODÉON.



ncienne voie romaine, le faubourg Saint-Martin prolonge le boulevard Saint-Martin au-delà de la porte pour aboutir au boulevard de la Villette.

Si, dès 1784, l'artère se distingue par l'implantation du premier grand magasin, le Tapis Rouge, sur le plan des loisirs sa renommée s'étend grâce à l'édification des Fantaisies Saint-Martin, rebaptisées Le Splendid en 1896, proposant chansons et vaudevilles. Au changement de propriétaire, en 1907, le théâtre mute en un café-concert où Mistinguett et Maurice Chevalier triomphent. En 1952, la salle se transforme en cinéma sous l'enseigne « Casino Saint-Martin ». En 1981, la troupe du Splendid reconvertit la salle en théâtre, le Splendid Saint-Martin, où se commettront ensuite Patrick Timsit, les Inconnus, Michel Boujenah, Muriel Robin.

Comme beaucoup de rues de la capitale, le faubourg possède sa chanson grâce à Yves Montand, qui enregistre en 1954 une valse dansante – « Faubourg Saint-Martin ». En cela, celui que les affiches à Marseille désignaient à ses débuts comme un « Trenet marseillais » entre dans le rôle d'un ambassadeur de Paris, plus près de Gavroche, dorénavant, que d'un quelconque héros mythique en accointance avec sa région d'enfance.

Chanteur fantaisiste par excellence, malgré tout, il soigne un répertoire signifiant en osmose avec ses sympathies communistes, qu'il partage avec son épouse, Simone Signoret. En mai 1950, il a signé l'appel de Stockholm contre l'utilisation de l'arme atomique, une campagne d'opinion initiée par l'Union soviétique. Apparaissant désormais sur toutes les pétitions du PCF, Montand et Simone Signoret sont identifiés en compagnons de route du parti. Si depuis le début des années 1950 Montand

est sacré au music-hall, il lui faut attendre 1952 pour trouver sa place au cinéma grâce à Henri-Georges Clouzot, qui, aux côtés de Charles Vanel, lui offre le rôle dramatique qui lui manquait, celui de Mario dans *Le Salaire de la peur*, Grand Prix du Festival de Cannes l'année suivante.

En 1953, il triomphe au théâtre de l'Étoile, effectuant pendant six mois plus de deux cents représentations pour deux cent mille spectateurs conquis. En 1954, avec Simone Signoret, sous la direction de Raymond Rouleau, il commence à répéter *Les Sorcières de Salem*, d'Arthur Miller, dans une adaptation de Marcel Aymé - encore un triomphe au théâtre Sarah-Bernhardt, qui les mobilisera jusqu'à Noël 1955. En dépit de ce calendrier pléthorique, Montand se ménage des plages pour enregistrer « Faubourg Saint-Martin » à la gloire de la chanson en général, où sont évoqués tour à tour Vincent Scotto et Henri Christiné, compositeurs l'un et

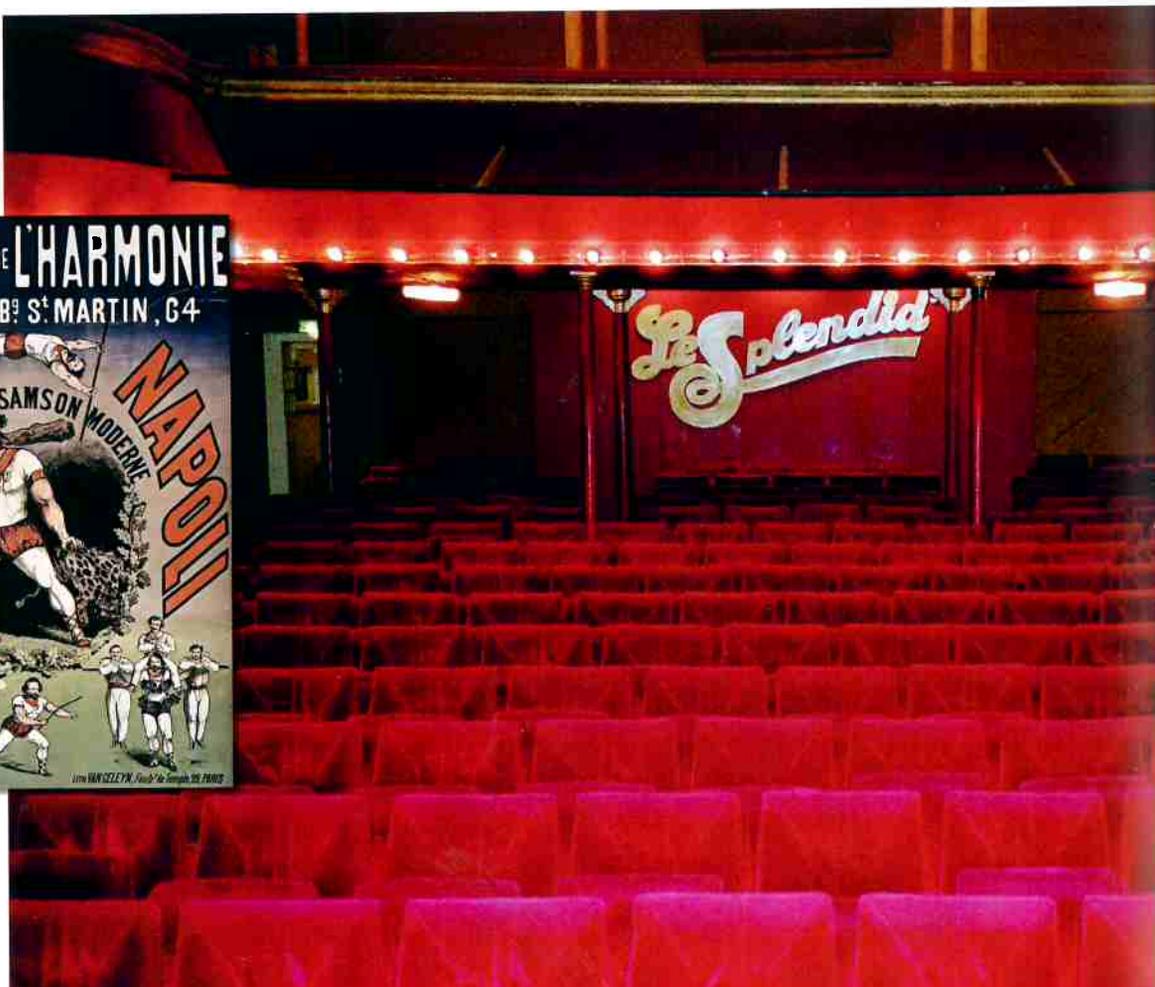


l'autre d'innombrables succès d'opérette : « Un de la Canebière », « Violettes impériales », le premier, « Phi Phi », « Dédé », le second, et tant d'autres.

Sur ce 45 tours, le huitième paru chez Odéon, trouve moderne des rues et des endroits de la capitale, Montand célèbre également la rue Lepic et le Vél' d'Hiv', avec en titre majeur « Tu ne ressembles à personne » – ce qui le définissait idéalement, en cette année 1954 pour lui semée d'étoiles.



L'Harmonie, une des nombreuses places de café-concert situées dans le quartier à la fin du XIX^e siècle.



Ne peut être vendu plus de 0,90

Le P'tit Rouquin du Faubourg S'-Martin

CHANSONNETTE



Créée par **FORTUGÉ**

Paroles de **A. MONTAGARD**

Musique de **FRED MELE**

Éditions Francis Salabert 38, Boulevard des Capucines 12, Boulevard des Italiens

RIRI

opérette en 3 actes de **YVES MIRANDÉ** et **ALBERT WILLEMETZ**

musique de **CH. BOREL-CLERC**



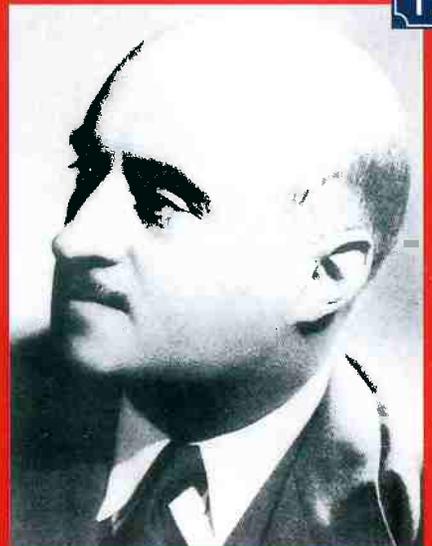
ÉDITIONS FRANCIS SALABERT P. NEW

Pendant vingt ans, jusqu'en 1930, les éditions Salabert posséderont les droits de la quasi-totalité des innombrables opérettes et comédies musicales jouées à Paris.

Francis Salabert : un éditeur toujours en avance

De tous les éditeurs musicaux parisiens, Francis Salabert fut le plus puissant entre 1901 et 1946, date de sa mort, survenue dans un accident d'avion. De la petite édition familiale fondée en 1878, et qu'il avait reprise alors qu'il n'était âgé que de seize ans, il réussit à faire une société internationale avec des antennes dans différents pays d'Europe, où les chansons de ses auteurs et de ses compositeurs étaient adaptées.

À son poste, tandis que les autres éditeurs pantouflaient, il avait misé d'intuition sur la musique dite « légère », la chanson, les opérettes, ne se privant pas par la suite d'éditer André Messager, Arthur Honegger, Reynaldo Hahn. Réputé pour son sens des affaires et son aptitude au négoce, il fut le premier à octroyer des avances aux auteurs ; rancun de cette prodigalité, il savait placer à sa guise le curseur pour les répartitions, s'arrogeant des parts d'arrangeur. Ce qui incita Lucien Boyer, l'un de ses auteurs phares, à écrire avec humour sur sa carte de visite : « Lucien Boyer, arrangé par Francis Salabert. » Attaché à la diffusion de la musique vivante, avant l'invention du disque, grâce à sa bourse d'auteurs, il alimenta le répertoire des chanteurs de café-concert, des orchestres de brasserie puis à partir de 1918 celui des théâtres d'opérette, qui assurèrent sa gloire et sa fortune. Il fut l'éditeur du premier grand succès d'après la Première Guerre mondiale, « Phi-Phi », d'Albert Willemetz et Henri Christiné. En outre, pionnier du karaoké, il fut le premier à installer des prompts dans les salles de spectacle afin de permettre au public de reprendre en chœur les refrains. Tous les compositeurs et auteurs de l'époque enrichirent son catalogue : Maurice Yvain, Raoul Moretti, Gaston Gabaroché, Georges Van Parys, Vincent Scotto, etc. À son apogée, fin 1929, douze théâtres représentaient des pièces musicales dont il était l'éditeur.



Francis Salabert, un homme qui savait orchestrer ses prises de bénéfices.

Dans les années 1930, alors que l'opérette stagnait, il se tourna vers l'édition phonographique au début du microsillon ; il fut le premier éditeur de Mireille et de Charles Trenet. À cette date, il investit dans un studio d'enregistrement et dans un studio de doublage de films. Hégémonique dans l'âme, il n'entendait pas être pris de vitesse par les progrès en cours. Pour discutable qu'ait parfois été son attitude, avec ses contrats léonins défavorables aux auteurs, il demeure dans la mémoire comme le *tycoon* de la chanson à Paris, en France, voire en Europe.

Répertoire Félix MAYOL

LES DOIGTS



Éditions Francis Salabert

LES P'TITES FEMMES de Paris

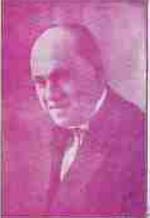


Paroles de **L. BÉNECH**

Musique de **R. DESMOULINS**

Continuation de l'opéra Les Lâches

LA JAYA DES RUPINS



Éditions Francis Salabert

SUR LE BORD DU COMPTOIR

Chanson extraite de **LE DERNIER SUCCÈS DE PRIOLET**

pour George ULTRA-PHONIE

DE FLORENT **PAUL RETON**

André LIS

Line SHY et **NICOLO**

Musique de **R. DESMOULINS**

Prix 1.50

Pendant une trentaine d'années, à la fin du XIX^e siècle, le faubourg Saint-Martin et les rues attenantes furent considérés comme le quartier des éditeurs de musique et de chansons ; faubourg Saint-Denis, passage de l'Industrie, où vécut Vincent Scotto, qui y établit ensuite le siège de ses propres éditions.

MARINELLA

RUMBA CRÉÉE PAR TINO ROSSI

PAROLES DE **RENÉ PUJOL**

AUDIFFRED & GEO KOGER

MUSIQUE DE **VINCENT SCOTTO**



ENREGISTRÉ PAR **TINO ROSSI**

PAROLES DE **VINCENT SCOTTO**

ÉDITIONS SALABERT - PARIS

« Marinella », un colossal succès de Tino Rossi inscrit au catalogue des éditions Francis Salabert.

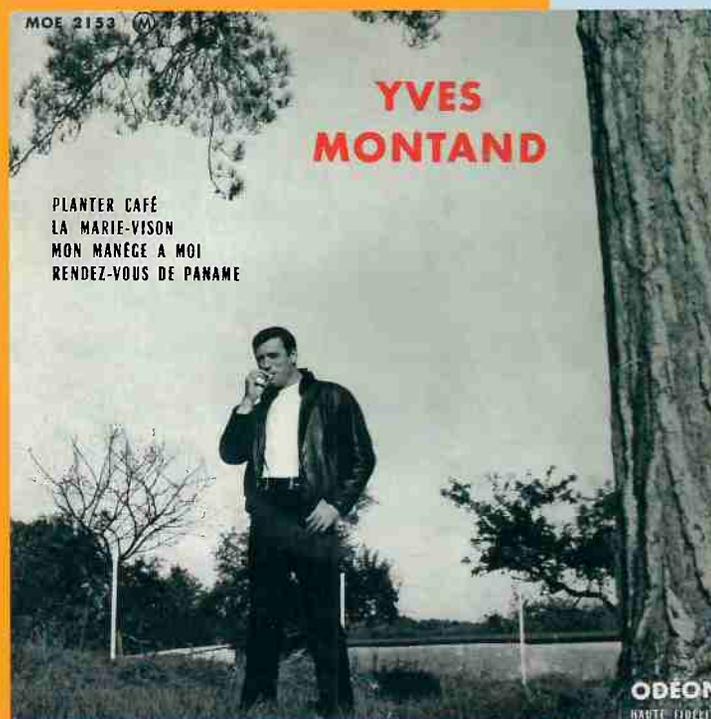
La Marie Vison Yves Montand

1956 - ROGER VARNAY
- MARC HEYRAL - ODEON - /
FÉLIX MARTEN - LA VOIX
DE SON MAÎTRE.

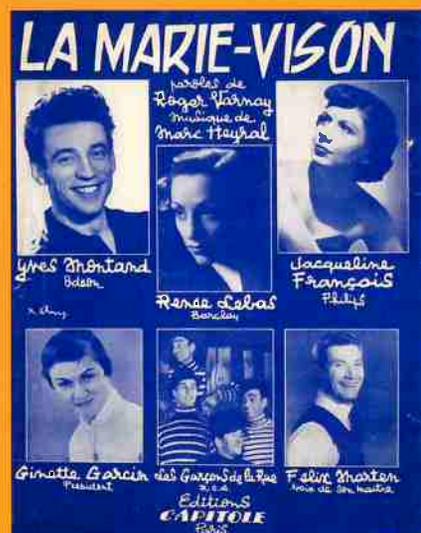
À considérer que chaque chanson possède sa fiction propre fondue dans le vécu de son auteur, cette « Marie Vison » se retrouve intimement liée à celui de Roger Varnay, son parolier. Chanteur modeste, au milieu des années 1950, il commence à se produire dans un dancing du 11^e arrondissement, au Massif central, situé près de la place Voltaire. Dressé derrière son micro, il a tout le loisir de contempler le parterre des filles amassées au bas de la scène, la plupart vêtues de manteaux onéreux, en vision, comme c'est la mode alors, qui constituent un éclatant signe extérieur de richesse. Reste encore à savoir comment ces jeunes dames l'ont acquis, alors que rien ne laisse supposer par leur profil qu'elles soient issues d'une classe aisée ou d'une lignée favorisée. Filles de joie, comme on dit alors, ou demi-mondaines entretenues – celles qui ne couchent « qu'avec un homme sur deux, en opposition avec la mondaine, qui couche avec tous », alléguait Guitry –, elles semblent à raison vivre de leurs charmes dans l'attente du pigeon qui saura pourvoir à leur caprice de standing. À ce jeu-là, saisies par la déchéance, beaucoup qui croyaient s'en sortir indemnes ont atterri sur le pavé – telle la Marie Vison de la chanson, croquée d'après des faits réels. Pour la musique, Varnay s'est reposé sur le savoir-faire de Marc Heyral, compositeur pour Piaf et, surtout, de « Mon pote le gitan », pour Mouloudji, en 1954.

Consignée au répertoire d'Yves Montand, cette « Marie Vison » qui patrouilla en couplets de la Chapelle à Passy via Grenelle va accomplir le tour du monde. En 1956 et en 1963, au milieu de ses plus prestigieux titres, « Les Feuilles mortes », « Sous le ciel

LA CHAPELLE, GRENNELLE, PASSY

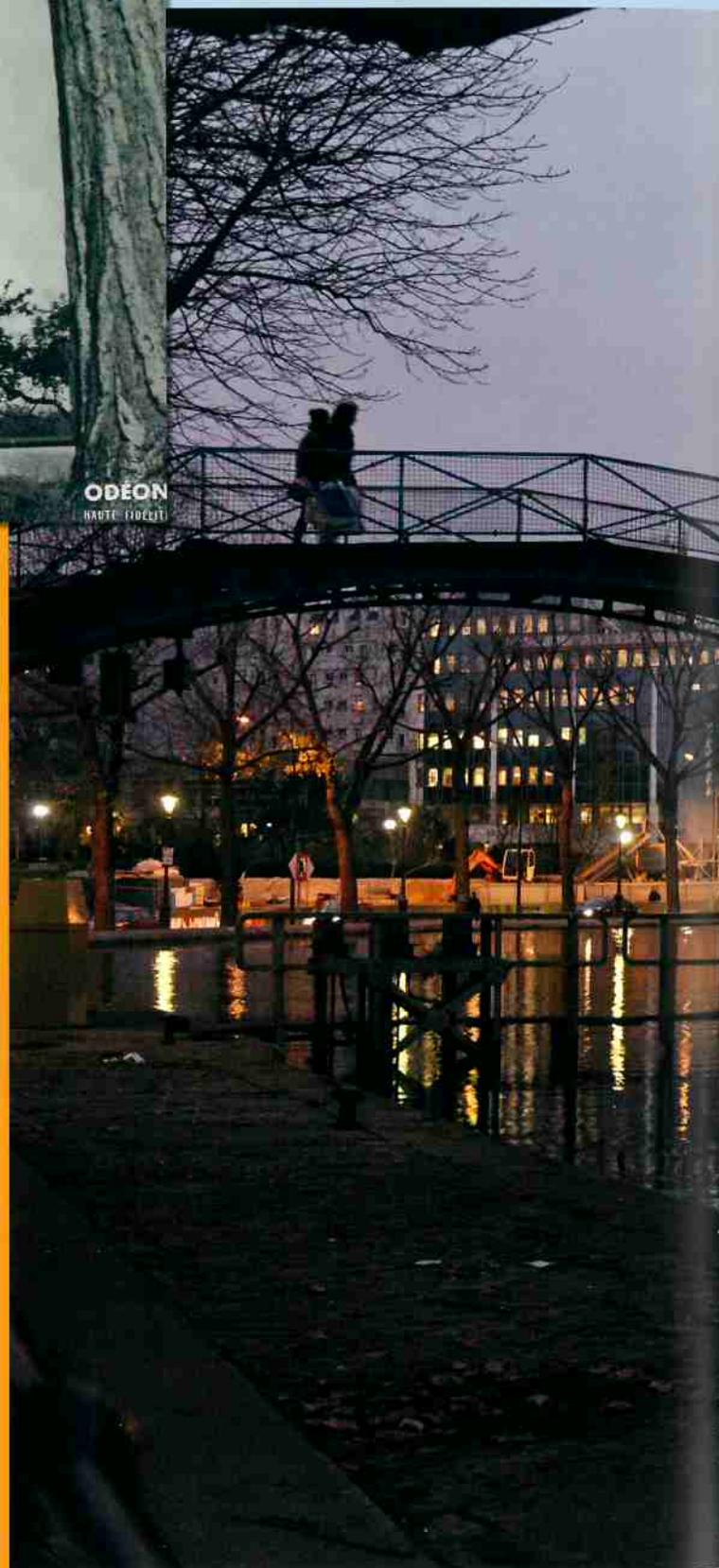


PLANTER CAFÉ
LA MARIE-VISON
MON MANÈGE A MOI
RENDEZ-VOUS DE PANAME



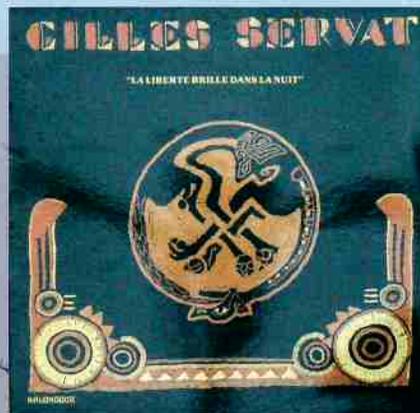
de Paris », il l'interprétera en Union soviétique et aux États-Unis devant des parterres présidentiels. Allégorie de la débauche du pavé parisien, confortée par de nombreux artistes, et notamment par Félix Marten – devancé sans cesse par Montand, son modèle –, la Marie Vison deviendra le symbole des dérives annoncées pour les « petites femmes de Paris » qui, à défaut d'être fatales, auront cédé à la fatalité. À la Chapelle, à Passy, à Grenelle, où le vice ne fait pas de quartier.

Artiste fondamentalement douée, Jacqueline François se sera essentiellement consacrée à un répertoire de reprises et sera passée à côté d'une carrière originale, comme ses moyens semblaient l'y prédestiner.



Canal Saint-Martin Gilles Servat

1975 - (GILLES SERVAT - KALONDOUR)



Canal Saint-Martin Allain Leprest

1994 - (ALLAIN LEPREST
- MICHÈLE GUIGON) - SARAVAH

Canal Saint-Martin Fatales Picards

2009 - WARNER.

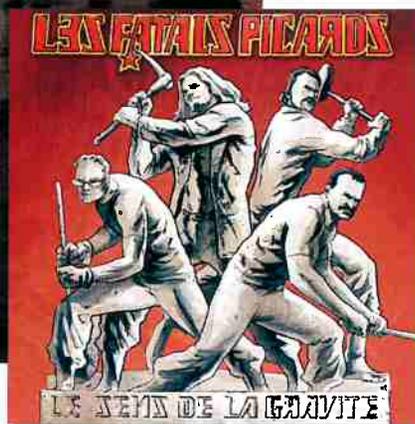
QUAI DE VALMY

R

eliant avec ses 4,55 kilomètres le bassin de la Villette au port de l'Arsenal entre les 10^e et 11^e arrondissements, le canal Saint-Martin inspire des chansons d'au moins deux natures, si l'on considère celle d'Allain Leprest et celle des Fatales Picards, à quinze ans de distance. Si, effectivement, avec le premier c'est le genre passéiste qui l'emporte, avec les seconds nous flirtons avec le contemporain.

Apôtre du style Rive gauche, Allain Leprest a produit une œuvre sensible et déchirée où affluaient ses doutes et ses convictions, ses certitudes et ses fractures de l'âme. Par celles-ci, souvent, il s'est laissé guider vers un pessimisme puissant qui a fini par le submerger, martyr de lui-même au bout du compte. Ayant embrassé le genre classique, ses chansons, et là réside leur charme, ont toujours renfermé un parfum suranné, s'agissant notamment de ses mélodies et de ses orchestrations, héritières d'une tradition ancienne. Et c'est au fard de l'accordéon qu'il maquille son canal Saint-Martin au fil de reflets allègres, à contre-courant de son répertoire usuel. À l'écoute, on est ainsi téléporté avec plaisir dans le Paris évanoui des années 1930 et 1950 — Trenet pour l'œil, Mouloudji pour le cœur, ici Leprest complètement.

Réunis en 1998, les Fatales Picards, alliant l'humour à l'engagement, rendent du point de vue subjectif les visions successives d'un SDF retranché sous une tente sur les quais. Par ce thème, abrupt, vériste dans son traitement, ils parviennent cependant à impulser de l'énergie — et pourquoi pas de l'optimisme — à cette chanson poignante, réaliste à la manière des années 1990. Sur le bord du canal Saint-Martin, par les Fatales Picards, l'ironie s'est installée. En 1975, Gilles Servat, grand barde de la chanson celtique, avait inauguré l'endroit en couplets.



Sous l'effet « people », les couches populaires du quartier installées sur les bords du canal depuis son inauguration par Charles X, en novembre 1825, ont été progressivement éjectées.



Rue des Petits-Hôtels Étienne Daho

1991 - (ÉTIENNE DAHO) - VIRGIN.

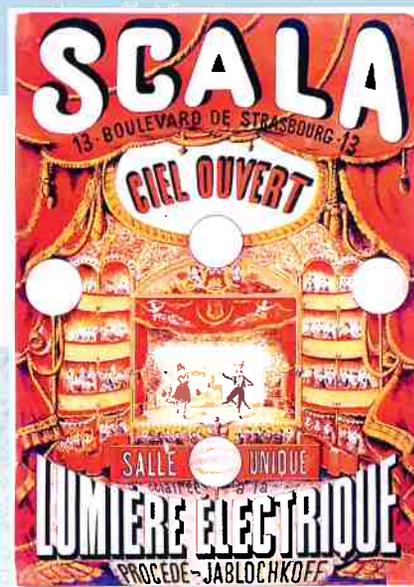
Il y a des noms de rues transparents. Et si, la rue des Petits-Hôtels fut ainsi dénommée, c'est parce que, située à proximité des gares du Nord et de l'Est, elle abondait en petits hôtels symétriques qui y furent construits, tels ceux du Brabant ou du Nord-Est. Pour n'avoir été le théâtre d'aucun événement historique ou artistique notable, vierge du moindre fait divers significatif qui aurait contribué à étoffer son exposition si timide depuis son ouverture, en 1827 sur l'ancien clos Saint-Lazare, la rue des Petits-Hôtels se confie dans un anonymat de bon aloi, discrète jusqu'à l'effacement, retirée, propice à héberger les rendez-vous dérobés des couples de toutes natures.

Par son style resserré, maître dans l'art de l'ellipse, Étienne Daho, qui lui consacre un opus rêveur en 1991, n'aura pas dérogé à ce principe de confidentialité inhérent à la condition de cette rue. Chanson de complément dans un album intitulé *Paris ailleurs*, elle collabore à une atmosphère davantage qu'elle ne cerne son sujet, qui, d'ailleurs, n'est pas la rue mais un souvenir furtif *post coitum*.

Rue des Petits-Hôtels, où il n'est pas exclu que de longues et grandes idylles inversement proportionnelles à la platitude de sa saga se soient nouées un jour...



Vue de la gare de l'Est au temps des omnibus hippomobiles.



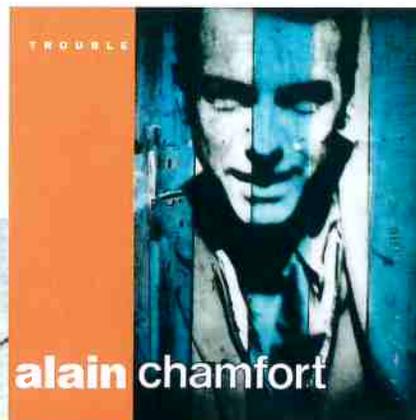


Polaire et Diamantine, vedettes sur les planches de l'Eldorado, le café-concert le plus célèbre de Paris à partir de 1858 et pendant soixante ans. Renommé « Le Comédia » en 2014, il revient à sa vocation de music-hall en accueillant les « Mugler Follies ».



Gare de l'Est Alain Chamfort

2010 - (JACQUES DUVALL
- ALAIN CHAMFORT/MARC MOULIN)
- BELIEVE/TESSLAND.



Œuvre de l'architecte François-Alexandre Duquesney et de l'ingénieur

Pierre Cabanel de Sermet, la gare de l'Est ne prend son nom qu'en 1854. Ouverte en 1849 par la Compagnie de Paris à Strasbourg, on l'appelait alors l'embarcadère de Strasbourg. Située dans le 10^e arrondissement, elle se dresse dans la percée du

boulevard de Strasbourg effectuée sous Haussmann.

En chanson, au début du siècle, elle motive les couplets de Laroche et Delormel intitulés « À la gare de l'Est », créés par Mme Demay en 1883 à l'Alcazar d'été. Auteurs et compositeurs à vocation drolatique, Laroche et Delormel sont abonnés à ce genre de ritournelle vaudevillesque dont sont friands les Parisiens amateurs des salles de café-concert. Il faudra attendre plus d'un siècle pour que ce monument entre à nouveau au répertoire d'un chanteur : Alain Chamfort, en 2010.

Élegant jusqu'à la pointe des ongles dans son style comme dans ses compositions, le dandy labellisé de la chanson française soigne ses thèmes, se montrant exigeant envers ses fournisseurs de paroles afin de ne pas dévier de son image de marque racée. En relation avec Jacques Duvall, l'un de ses auteurs de chevet, il compose en 2010 « Gare de l'Est », une de ces odes en clair-obscur dont il a le secret, où en quelques formules ajustées Duvall, miniaturiste patenté de la chanson francophone, il est belge, brosse le protocole de la séparation de deux amants à l'intérieur de la gare.

Gare de l'Est, où l'amour déraile.

À l'adresse du 13, boulevard de Strasbourg s'élevait la Scala, qui ouvrit en 1878 avec une revue et ferma en 1934 après un tour de chant de Damia.



PARIS MUSETTE

RUE DE LAPPE

D'Auvergne et d'Italie, la valse et la java

Si on devait élire un instrument étendard de Paris, l'accordéon serait à coup sûr plébiscité, digne de figurer sur ses armoiries tant il contribua à son identité musicale.

Inventé en 1828 en Autriche par Cyrill Demian sous l'appellation *Accordion*, perfectionné en France en 1830 par Marie-Candide Buffet puis en 1852 par Pierre-Joseph Bouton, qui ajoute un clavier piano à la main droite, l'accordéon en tant que tel émerge à partir de 1863 en Italie, grâce à Paolo Soprani. En condensé, voilà les principales étapes d'élaboration de cet instrument complexe destiné à produire une musique simple et réjouissante.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, une importante colonie d'Auvergnats montés à la capitale pour y effectuer de pénibles travaux de force s'est implantée. Dans leur maigre bagage, ils ont apporté la cabrette, instrument au son portant qui leur servait à communiquer de mont en mont dans leur province. Reconvertie pour la danse, la cabrette, proche de

la cornemuse, répond dorénavant au diminutif de « musette ». Et entre 1870 et 1880, à Paris, fleurissent des bals dits « à la musette », expression qui donnera le vocable « bal musette », recouvrant à la fois une danse et un style musical intrinsèque.

Sur ce commerce, car c'en est un, les Auvergnats règnent en patrons, déjà propriétaires de cafés où l'on vend le charbon, les « cafés charbon » tenus par les bougnats originaires pour la plupart de l'Aubrac, de la Viadène, des monts du Cantal, de la Planèze et de la vallée du Lot. À Paris, ils se concentrent dans un quadrilatère du 11^e arrondissement constitué par les rues de la Roquette, de Lappe, de Charonne et le Faubourg-Saint-Antoine, dénommé la Petite Auvergne.

Pour ses valeurs d'entraide, son décor et son sujet, *La Belle Équipe*, de Julien Duvivier, sorti en 1936, devient un chef-d'œuvre du cinéma musette, également renommé pour sa chanson générique, « Les Dimanches au bord de l'eau », une java chantée par Jean Gabin.

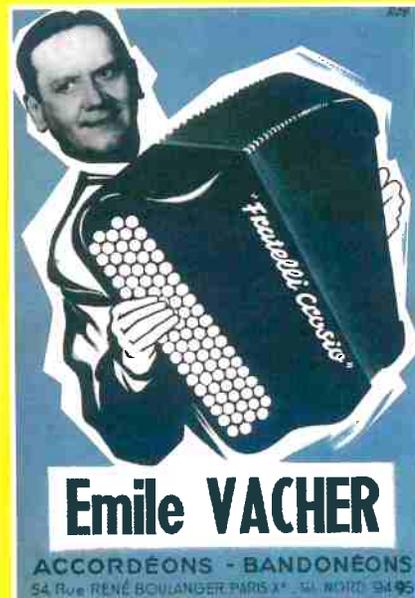


Un quartier grouillant qui compte une pléiade de petites salles dévolues à la danse, les « bals de famille », ainsi nommés parce que, précisément, les familles s'y regroupent pour danser tandis que les mères installées aux premières loges peuvent mieux épier leurs filles au bras de leurs cavaliers. Car dans ce secteur, mais à Paris, en règle générale, on danse énormément : après le travail, le dimanche, à la première occasion, dans les bars, les brasseries.

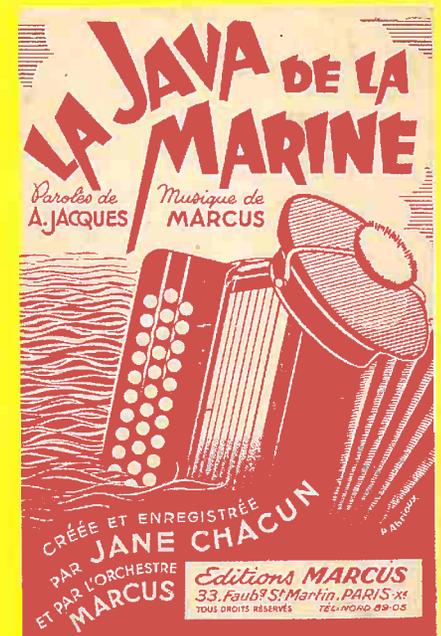
Avant que l'accordéon étende son empire, quelques joueurs de cabrette se rendirent célèbres, dont Martin Cayla, qui en 1909 enflamma le Bal Monminoux, passage Thiéré. Déjà les accordéonistes italiens, ouvriers débarqués avec les leurs dans une vague migratoire levée autour de 1900, menaçaient les Auvergnats dans leur prestige et leur négoce musical. Comme eux, beaucoup d'Italiens s'étaient installés dans les pourtours de la Bastille, notamment dans le faubourg Saint-Antoine, où ils avaient importé l'accordéon, l'instrument des bergers, répandu dans la Botte. Les Auvergnats voyaient d'un mauvais œil ce maudit soufflet plus sonore que la cabrette et capable de remplacer un orchestre au complet, en passe de submerger leur folklore, leur musique, et donc d'éteindre leur commerce.

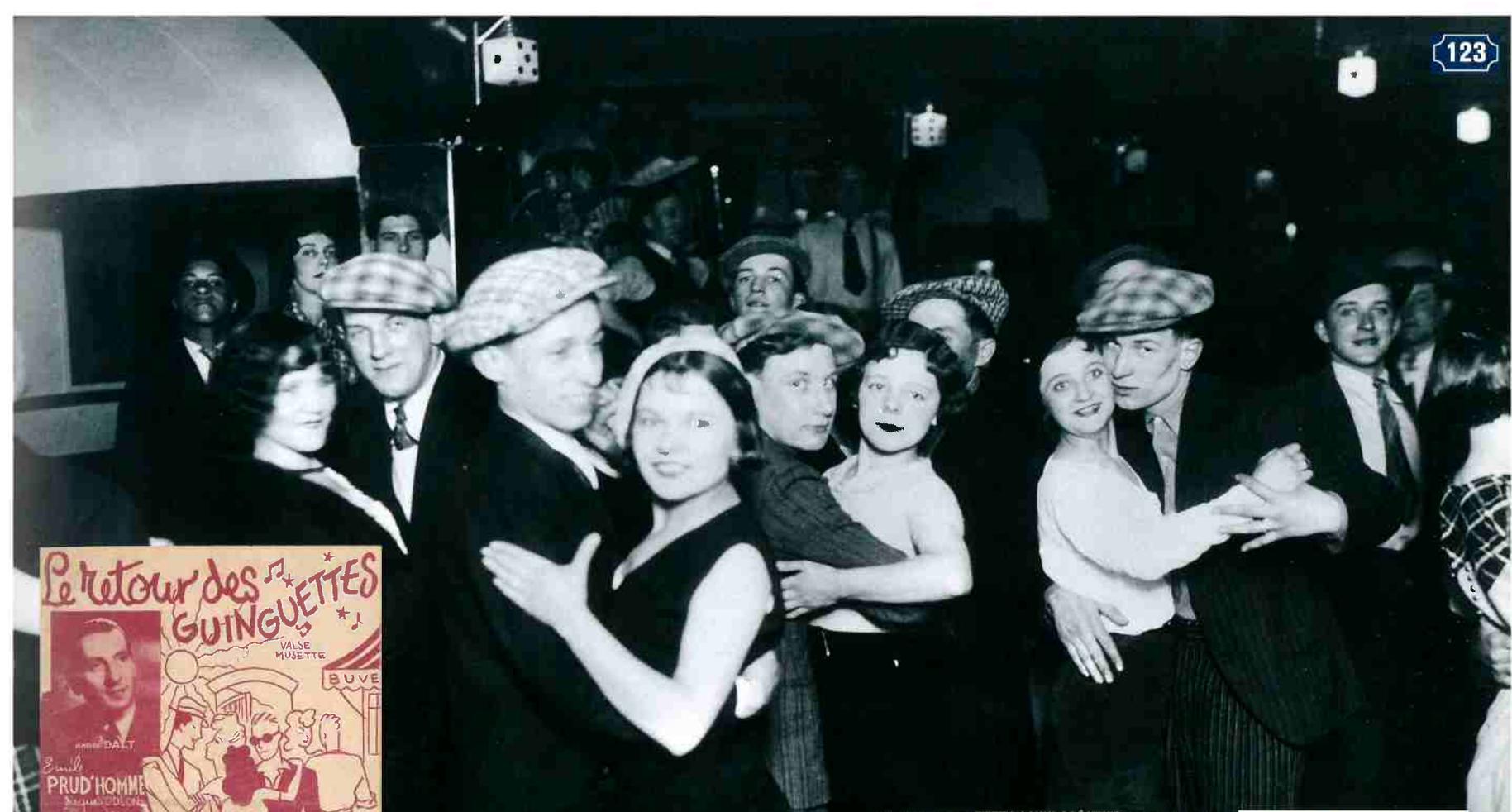


Né en 1889 à Sansac-de-Marmiesse, dans le Cantal, Martin Cayla monte à Paris dès sa jeunesse. Joueur de cabrette, chanteur reconverti comme producteur et éditeur, avec les disques *Le Soleil*, il a été l'un des pionniers de la diffusion de la musique du Massif central dans la capitale.



Autodidacte, Emile Vacher apprend l'accordéon enfant. Il est engagé au Bal Delpach, un café de Montreuil. En 1908, il joue dans le bal de son père, ouvert au 46, rue de la Montagne-Sainte-Genève. Créateur du style java, il enregistre plus de cinq cents titres et devient aussi célèbre pour avoir composé ou cosigné des morceaux cultes tels « Brise napolitaine », « Bourrasque », « Défilé des accordéonistes » et « Les Triolets ».





Le retour des GUINGUETTES
 VALSE MUSETTE
 BUVE

Paroles: MOÛT VERVAE
 Musique: LEO MARIBES

CHANTE PAR
ANDRÉ DALT
RENÉ DELAUNEY

LINA LORENZO
TONI BERT
 de GODEON

Société d'Éditions Musicales, PARIS-MONDE
 28, Boulevard de la Chapelle - Paris - 91

En argot, langue officielle du musette, l'accordéon apparaît sous plusieurs dénominations imagées : boîte à frissons, branle-poumons, boîte à chagrin, soufflet à punaises, dépliant ou encore boîte du diable.



ETOILE DES GUINGUETTES
 NOSTALGIE DE PARIS
 2 VALSES
 DE V. MARCEAU

DARIS

EDITIONS V. MARCEAU 82, F^o ST MARTIN

Au temps béni des petits bals de la marine et des guinguettes, Lina Margy conquiert un large public avec « Ah ! Le petit vin blanc », entrée au patrimoine de la chanson française.

RENE CAMBIEN
 et son musette de la "Bouie Noire"

LAISSONS PASSER LA NUIT
 De nuit on s'aime
 De nuit on s'aime
 De nuit on s'aime

450 V. 021
 450 V. 021
 450 V. 021

DUCRETET THOMSON
 Symbole de qualité
 1 de nuit - 1 de nuit

Parmi les innombrables bals musettes de la capitale dans les années 1930, celui de la Boule noire se situait boulevard de Rochechouart.

FIFTIES SOUND PRÉSENTE

de 20h00 à 02h00
 Concert 21h16
 PAF: 15€

LE BALAJO
 9 Rue de Lappe
 75011 Paris
 © Bastille

MERCREDI 1^{er} MAI 2013

Lawen STARK
 In Person!
 with Band

WWW.FIFTIESOUND.COM

ROCK'N ROLL
 TOUS LES MERCREDI !
 1942 - 1943 - 1944 - 1945 - 1946 - 1947 - 1948 - 1949 - 1950

De 20h à 2h

DU TURKEY

ENTRÉE DE 10€ (10€)
 10€ DE LA BIÈRE, 10€ DE LA CIGARETTE, 10€ DE LA BOULE

WWW.FIFTIESOUND.COM

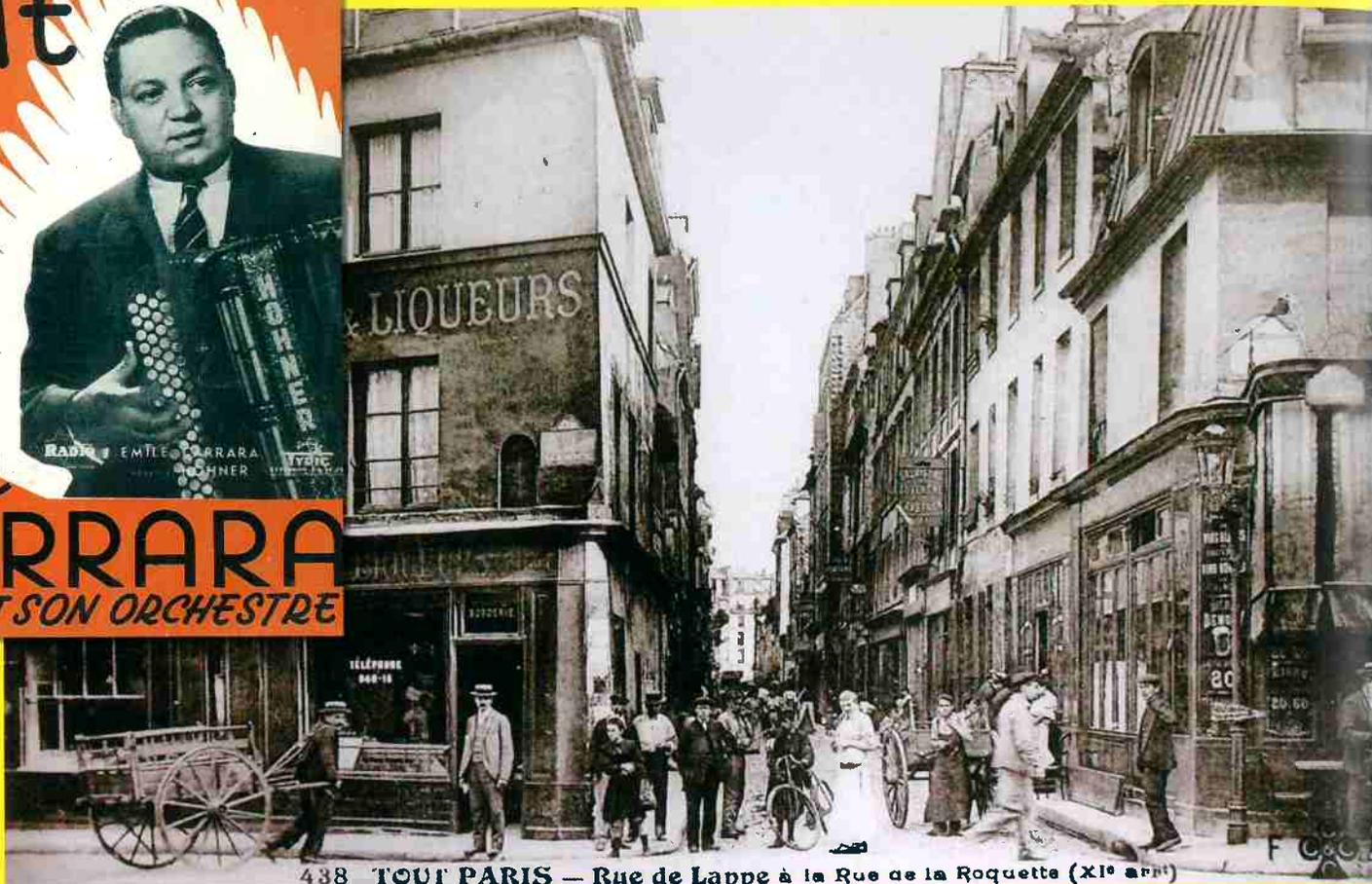
Aujourd'hui, le Balajo reste un des endroits phares de la nuit parisienne, renommé notamment pour ses soirées de danses exotiques ou de rockabilly.

Sur la Rive gauche, un outsider les avait tous devancés, ouvrant un premier bal musette au 46 rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, chez Vacher, où sévissait son fils, Émile, un surdoué, future vedette du piano à bretelles. Par la suite, beaucoup de bals musettes dominés par les Transalpins s'ancrèrent à proximité de la Bastille : Chez Clavières, rue Saint-Maur, Chez Alliés, rue de la Roquette, Chez Costeroste, rue de Charonne, Chez Lacassagne et Sudre, rue des Taillandiers, et d'autres. Mais l'âpre combat pour la suprématie du musette se livrait surtout rue de Lappe. Fils de Félix Péguri, réparateur et joueur

d'accordéon diatonique établi rue de Flandre, d'ascendance italienne, Charles est devenu musicien comme son père. Descendu au Bal Bouscat, propriété d'Antoine Bouscatel, cabrettaire émérite, au culot, il lui demande d'intervenir à ses côtés. Remonté contre le soufflet mais appâté par le prix modique que lui propose Péguri en cas d'accord, après un essai public probant, Bouscatel se laisse convaincre. Dans ce soudain climat de concorde où l'Italie et l'Auvergne pactisent enfin, les danseurs en redemandent. L'accordéon est intronisé maître de la fête, le musette est au pouvoir !



Bruno Lorenzoni, Louis Corchia, Augusto Baldi, Tony Murena, Marcel Azzola, Émile Carrara, tous instrumentistes émérites, portent des patronymes italiens : ils sont les dignes fils ou descendants d'émigrés de la péninsule qui avaient à cœur de perpétuer une tradition familiale en souvenir du pays regretté.



En 1948, Yvette Horner, championne du monde d'accordéon, surgit dans le monde machiste du musette, où elle s'impose grâce à sa renommée acquise sur le Tour de France, Prix de l'Académie Charles-Cros en 1950, après plus de soixante ans de carrière, elle pointe chez les millionnaires du disque, en ayant vendu trente millions.



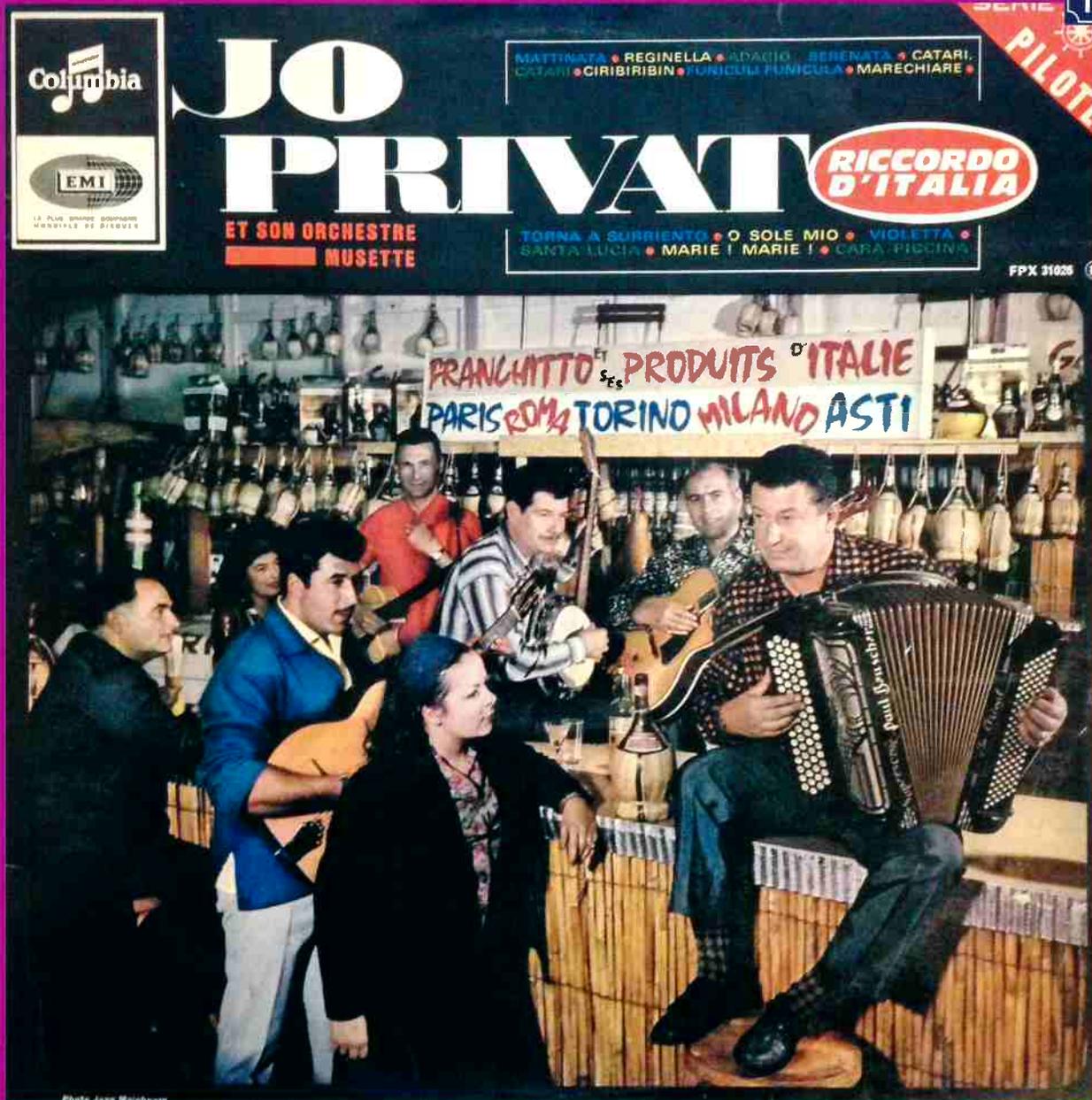
L'inflation se déchaîne et les bals prospèrent partout dans le quartier, spécialement rue de Lappe, où naîtra le Balajo en 1936. En 1925, on recense pas moins de vingt établissements dans le périmètre, investis par les « apaches » déboulés de la zone ou des fortifs. Par leur tenue, casquette à pont vissée sur le front et foulard rouge noué autour du cou, pantalons à pattes d'épave créés par un certain Bènard, ils personnifient le folklore musette qu'ils ont ravi — parce que c'était le leur. Le terme « apaches » émanait de deux journalistes parisiens qui, en 1902, pour les différencier de la pègre, avaient ainsi nommé les petits malfrats qui sévissaient en bande. Arnaqueurs, proxénètes, maîtres du pavé, ils se promènent flanqués de leurs dulcinées — qu'ils traitent sèchement en public, marque de virilité avérée. Ils jactent l'argot, le « louchebem », la langue d'oiseaux et des initiés à la retourne qui leur permet de mettre au point leurs plans coupables sans courir le risque d'être compromis par des oreilles indiscretes. À la fin de la Première Guerre, on a presque cessé de les dénommer les apaches. Dès lors, entre eux et pour la galerie, ils se sont baptisés les purs, durs à cuire s'exhibant comme tels et véhiculant une puissante culture voyou. Comme une frange dite de la

haute rappliquée pour s'encanailler à leurs côtés, ils raffolent de la valse et de la java, danses cousines, rapides — le summum de la valse étant la toupie, qui se danse sur place, sur un guéridon ! Pour pourvoir à ce nouvel engouement, afin d'alimenter la demande, les compositeurs d'instrumentaux se mettent à inventer *presto* sur ces rythmes ternaires. Parmi ceux-ci, les plus célèbres furent Robert Trognée, auteur de la valse « Le Retour des hirondelles », ou son frère, qui, sous le pseudonyme de Jonato, composa de grands succès cosignés avec André Thivet ou Jean Ségurel, Auvergnats pure souche. En chansons, Vincent Scotto ou Charles Borel-Clerc, comme d'autres, ne s'économisèrent pas pour satisfaire la demande à cette couleur emblématique des chanteuses réalistes, Piaf, Fréhel, inoubliable créatrice de « La Java bleue », Damia, transcendante lorsqu'elle interprète « La guinguette à fermés ses volets » en 1935. Pour l'heure, en effet, le musette enraciné *intra muros* déborde sur les quais, à la Villette, à Grenelle ou en proche banlieue, sur les bords de Marne, à Joinville ou à Nogent, dans les guinguettes qui existent depuis le siècle précédent mais dont la notoriété s'emballe en cette période pré-Front populaire. Souvent établies hors des villes,



Dès les années 1920, les compositions musettes fleurissent. Parmi les précurseurs, on retient le nom de Robert Trognée.

en périphérie et près des fleuves, pour une raison de praticité liée au transport des marchandises, elles tendent ainsi à échapper aussi aux taxes en vigueur dans les agglomérations. Nées dans les villages jouxtant Paris avant leur annexion à Paris, Belleville, Ménilmontant, la Villette, elles débitaient un vin aigre, de « guinguet », fabriqué en Île-de-France, dont elles tirèrent leur nom – « guinguettes ». Particulièrement prisées des guincheurs en mal de décors champêtres, elles servirent de cadre et de sujet à plusieurs films, dont le plus représentatif demeure *La Belle Équipe*, de Julien Duvivier, en 1936. Là encore le musette exulte, donnant quelques chefs-d'œuvre, parmi lesquels le célèbre « Ah ! Le petit vin blanc », signé Jean Dréjac et Charles Borel-Clerc, véritable « Marseillaise » du muscadet et de la guinguette à leur apothéose. Né dans le sillage d'un folklore régional, le musette a muté en une culture nationale, avec ses codes parlés et vestimentaires, repérable dans une façon optimiste et cavalière d'envisager l'existence. Parti de Paris, il colonisa illico le territoire et ses couches populaires ; hégémonique pendant presque soixante ans, il fut terrassé par le rock à partir du milieu des années 1960. Pourtant, il reste dans l'air, ponctuellement, comme fiché dans l'ADN de la capitale et de l'Hexagone. Un constat qui inspira à Boris Vian cette réflexion toujours actuelle : « En France, le blues se joue sur trois temps, il s'appelle le musette. »

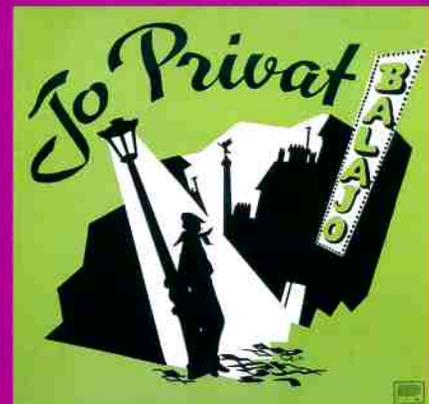


Jo Privat : le « Gitan blanc »

Natif du 20^e arrondissement, à Ménilmontant, d'origine italienne, Jo Privat fut l'une des grandes figures du musette de la rue de Lappe, à l'adresse du Balajo.

Parce qu'une tante, pour ses 9 ans, lui a offert un petit accordéon diatonique, il commence à apprendre à en jouer. En échec scolaire, il devient maçon sur les chantiers. À ses heures perdues – quand il en a –, il étire son soufflet dans les cours, les lavoirs et les restaurants, où il recueille en quelques heures le triple de ce qu'il gagne en une journée. Son choix est vite fait : il se remet avec sérieux à son instrument. Grâce à sa grand-mère, cette fois, qui touche une somme rondelette à la Loterie nationale en 1933, et qui lui

offre par exaltation un accordéon dernier cri de la marque italienne Ruffina Giovanni, il redouble de pugnacité dans son apprentissage musical. Vainqueur d'un concours d'accordéon au Moulin de la Galette en 1936, *via* sa tante – celle qui l'avait gâté quand il avait 9 ans –, son destin s'accélère. En effet, tenancière d'un bordel fréquenté par Émile Vacher, le grand accordéoniste du moment, celle-ci lui organise une audition avec lui. Convaincu du talent du jeune homme, il l'engage comme partenaire à ses côtés. Ensemble, ils font l'ouverture de l'Ange bleu, boulevard de Clichy. Petit à petit, Jo Privat s'émancipe, se commet dans les guinguettes, à l'As de cœur, dans les dancings, au Relais-Dancing, à Strasbourg-Saint-Denis, au Petit Jardin, où il joue avec les gitans, Django Reinhardt, où il découvre le swing, aussi influencé par Tony Murena ou Gus Viseur,



adeptes de ce style. Pour sa proximité avec les musiciens issus de la communauté des gens du voyage, il sera surnommé « le Gitan blanc ». Engagé au Balajo en 1937, il y restera presque cinquante ans, mémoire authentique de ce lieu qui ne lui appartient jamais, mais par une adéquation trompeuse entre son surnom, « Jo », et l'intitulé de l'enseigne, certains imaginaient que c'était le cas.